

LAIRD HUNT

# Neverhome

roman traduit de l'américain  
par Anne-Laure Tissut

*ACTES SUD*



*Pour tous les Hunt, Burnau, Newburg et tous les Laird.*



*Une sublime et terrible beauté – adorable  
et terrifiante...*

JOHN QUITMAN MOORE,  
*DeBow's Review*\*, 1861.

\* Revue d'agriculture publiée dans le Sud des États-Unis dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



UN



J'étais forte, lui pas, ce fut donc moi qui partis au combat pour défendre la République. Je franchis la frontière, quittant l'Indiana pour l'Ohio. Vingt dollars, deux sandwiches au petit salé, accompagnés de biscuits, de corned-beef, de six pommes flétries, de sous-vêtements propres et aussi d'une couverture. Il y avait de la chaleur dans l'air donc je me mis en marche en bras de chemise, le chapeau bien enfoncé sur les yeux. Je n'étais pas la seule à chercher à m'engager et au bout d'un moment, nous étions toute une troupe. Les fermiers nous acclamaient au passage. Nous donnaient à manger. Leur meilleure place à l'ombre pour nous reposer. Ils jouaient pour nous de leurs violons : enfin tout ce que vous avez entendu dire sur les commencements, même si un an déjà avait passé depuis Fort Sumter, et que la première bataille de Bull Run avait eu lieu, que Shiloh avait emporté son lot d'âmes, et que c'en était fini des commencements, et pour de bon.

La dixième ou onzième nuit passée sur la route, on but du whisky et on brailla sous les étoiles. Il y eut une course à pied. Du lancer de couteaux. Un concours à qui avalerait le plus de biscuits. À qui était le plus fort. L'un des gars essaya de me défier au bras

de fer et eut la main écorchée quand je la plaquai contre la table. Aucun des autres ne tenta sa chance.

Il y eut bien, aux abords de Kettering, cette vieille femme qui, ayant tiré pour moi de l'eau de son puits, me regarda avec insistance tout en me tendant la tasse et me dit de faire attention à moi. À part elle, nul ne vit ce que j'étais. Je dormis tout simplement comme une souche le temps que dura cette marche. J'envoyai ma première lettre à Bartholomew depuis Dayton. Je lui envoyai à peu près la même depuis Cincinnati. Je lui écrivais qu'il me manquait terriblement. Que j'étais terriblement heureuse aussi.

Je me présentai sous le nom d'Ash Thompson, de Darke County. "Où ça dans Darke County ?" me demandèrent-ils, et même si je vis tout de suite qu'ils n'écoutaient pas, je leur répondis que *où ça* se trouvait à l'angle nord-est de ce beau comté où se trouvait la ferme de mon père. Quand ils m'eurent fait claquer des dents, eurent sifflé d'admiration devant mes grosses mains, et m'eurent fait râper mes pouces calleux sur le bois du plateau de table, ils me donnèrent mon uniforme. Une semaine plus tard, quand ils constatèrent que j'étais prête à travailler et que je ne m'étais pas enfuie, ils me remirent mon arme. C'était un Springfield 1861 à percussion, chargement par la bouche et double viseur, et ils me dirent qu'avec ça, on pouvait tuer un homme à quatre cents mètres de distance. Voilà qui donnait à réfléchir. La possibilité de tirer sur un homme qui vous regarde et que vous regardez mais sans jamais voir son visage. Je ne m'étais pas représenté les choses comme ça quand j'y avais pensé à la maison. Je m'étais imaginé de bons gros visages se tirant les uns sur les autres, pas de petits fils de couleur flottant sur l'horizon. Une danse d'hommes, pas seulement celle de leurs balles de mousquet. Un autre gars, un mi-portion à côté

duquel on se sentait géant, lâcha à voix haute quelque chose dans ce genre tandis que nous gardions les yeux rivés sur nos Springfield.

“T’inquiète pas, mon ange, répondit l’officier qui distribuait les armes, tu vas te retrouver si près de ces fichus rebelles que tu sauras même pas choisir entre tirer et baiser.”

Nous marchâmes plusieurs jours vers le sud en ordre dispersé, jusqu’à atteindre un grand campement près du fleuve. Là on me donna une pelle en plus de mon fusil, et on m’envoya creuser de nouvelles latrines. Certains de ceux qui étaient déjà là eurent l’idée, pour mon premier jour, de me mettre à poil et de me balancer dans le ruisseau, mais un de la bande à laquelle j’appartenais déclara que, vu le fil à retordre que j’allais leur donner, c’était pas la peine, alors ils choisirent une autre victime. Debout sur la rive, je rigolais comme les autres quand il n’eut plus sur les os que sa peau crasseuse mais c’est moi qui entrai dans l’eau quand on s’aperçut qu’il ne savait pas nager. Je ne regrettai pas de l’avoir tiré d’affaire car l’eau fraîche atténua quelque peu la puanteur que je dégageais. Ce soir-là je parcourus plus d’un kilomètre le long du fleuve et loin des yeux, à mon tour j’ôtai mes vêtements et retournai dans l’eau. J’aurais bien voulu rester un bon moment à flotter sur le dos mais déjà je me rendais compte qu’un camp, c’est un genre de bête qui s’étale, et que bien d’autres auraient pu avoir la même idée alors je sortis et me séchai en vitesse pour me rhabiller.

Les gars de ma tente jouaient aux cartes à mon arrivée et je restai un moment debout à les observer. Entre les paris ils parlaient de la raclée qu’on allait mettre aux rebelles. Ils avaient la pipe aux lèvres et les joues

encore rebondies de leur vie à la ferme. Je ne savais pas mieux qu'eux ce qui nous attendait mais je sentais qu'il n'y avait pas de quoi s'esbaudir bruyamment toute la nuit. N'empêche, quand l'un d'eux, levant les yeux des mauvaises cartes qu'il avait en main, me demanda combien de rebelles j'avais l'intention de tuer, je m'enfournai la pipe dans la bouche en souriant et répondis que je me ferais ma centaine. Peu après avoir nettoyé mon fusil et astiqué ma baïonnette, sous ma couverture, je songeai à cette centaine. Et aussi à mon Bartholomew. Et c'est en songeant à cette centaine puis à mon Bartholomew que je m'endormis en rêvant que mon cadavre flottait dans l'eau fraîche du ruisseau, tout aussi mort que le passé.

On en avait parlé pendant les deux mois précédant mon départ. Je crois que dès le début, nous savions tous deux vers où s'acheminait la conversation mais nous continuions à en parler, en tournant la chose sous tous les angles, tirant le fil et piquant jusqu'à ce que la couture tienne. Je partirais et il resterait. Il fallait que l'un de nous reste à s'occuper de la ferme et que l'autre parte, et c'était lui et c'était moi. Nous étions à peu près de la même petite taille mais lui était fait de paille et moi d'acier. Chaque hiver il était frappé de migraines alors que, de toute ma vie, je n'avais connu la grisaille d'un seul jour de maladie. Il n'y voyait pas trop de loin ; moi je fermais un œil et d'un coup de fusil j'arrachais les oreilles d'un lièvre à cent cinquante mètres. Il tournerait les talons à la moindre occasion ; moi je n'avais jamais, jamais reculé.

Il disait qu'aucun de nous n'avait à partir et moi que quelqu'un, pas lui, devait aller représenter cette ferme et quand je l'eus crié bien fort et plusieurs

fois, cela mit un terme au débat. Que nous tenions secret. La seule personne avec qui j'abordai le sujet était ma mère, laquelle, bien sûr, était depuis longtemps morte et enterrée. J'entamais ma discussion avec elle aux premiers ronflements de Bartholomew ou quand nous nous trouvions chacun à l'autre bout du champ, ou que c'était mon tour de sortir pour aller poser ma joue et mon épaule contre notre vache sous l'appentis. Une ou deux fois je me rendis au cimetière où j'avais érigé sa stèle, pour la nettoyer de la boue et des mousses humides et gazouiller devant comme un oiseau. Ma mère avait fait un voyage en train une fois et je lui avais dit que je voulais voyager comme elle. Filer à travers la campagne, flotter le long de ses eaux infinies en bateau. Je voulais, lui disais-je, m'allonger sous les étoiles et humer l'odeur d'autres brises. Boire à d'autres sources, éprouver d'autres chaleurs. Me tenir debout avec mes camarades sur les ruines des idées d'antan. Aller en avant avec un millier d'autres. Planter le talon, durcir mon regard et ne pas m'enfuir.

Ainsi m'adressais-je à ma mère défunte, enfonçant les mots dans la terre : une conflagration approchait ; je voulais lui prêter mon étincelle. Bartholomew et moi savions tous deux par quels mots ma mère aurait réagi, aussi était-ce comme si elle les prononçait chaque fois que je lui demandais son avis.

*Vas-y. Vas-y et vois ce que tu as en toi.*

Nous avions entraîné tous les jours au camp. Nous remplissions nos sacs et, empoignant nos mousquets, nous marchions en procession sur de longs kilomètres pour aller nulle part, et de retour, nous nous tenions au garde-à-vous pour l'inspection en priant à chaque seconde pour que ce temps étouffant finisse par tourner. L'entraînement fini, il me fallut creuser les tranchées et tout ce qui pouvait requérir une pelle : tantôt un bassin pour les cuisiniers, tantôt une rangée de tombes toutes neuves, bien propres, que j'aidai à creuser puis remplir. Les gars qu'on mit en terre étaient morts de la diphtérie. Dont un ou deux avec qui j'étais arrivée au camp. Les funérailles expédiées en cinq minutes comptaient parmi nos nombreux divertissements raffinés. Avec le vol, l'alcool et la bagarre. Sur une petite scène se donnaient des farces avec les officiers pour personnages ou des histoires que je connaissais bien, comme celle de ce nain qui filait de la paille sur son rouet pour la transformer en or ou celle de ces deux pauvres gamins qui semaient leurs miettes de pain dans la forêt. J'avais entendu un des gars dire que puisque ces deux-là finissaient par être libérés et ne passaient pas au four, ils avaient de la chance, mais

un autre avait déclaré que, quand tout petit, on se prenait une trouille pareille, on ne s'en remettait jamais complètement.

Va savoir. Mais nous avions aussi des spectacles pour nous divertir et même des nègres affranchis qui dansaient ou chantaient pour nous. Un contrebandier géant dont la rumeur disait qu'il était remonté de Tuscaloosa chevauchant un âne sans oreilles vint nous pousser sa chanson, debout sur une plateforme qu'il avait posée en équilibre sur un poteau de clôture. Quand il eut fini, il salua et d'un saut arrière bondit de la plateforme pour atterrir sur le sol, le tout avec un tel talent que les gars lui demandèrent de recommencer. La troisième fois, devant une foule qui avait grossi jusqu'à représenter la moitié du régiment ou presque, il rata son atterrissage et se cassa une jambe.

La contrebande n'était pas seule à prodiguer ses merveilles. Un Mexicain qui travaillait en cuisine jouait du banjo si vite que sa main en disparaissait sur les cordes, et beaucoup disaient en chuchotant qu'en matière de cueillette, seul le diable dans ses bons jours pouvait le battre. Certains après-midi, les officiers organisaient des concours. Ces jours-là, le whisky passait de main en main pendant que les gars faisaient la course, se battaient à mains nues, jouaient à un genre de baseball avec de vieilles pommes que nous ignorions devoir regretter plus tard ou escadaient des poteaux enduits de graisse.

Le camp se trouvait à au moins une journée de galop de ce qu'on eût pu qualifier d'endroit charmant. Des pâturages défoncés s'étalaient autour de nous et la moitié des bois avait été abattue pour la construction ou le chauffage. Il régnait, dansant sur

la moindre brise qui soufflait dans notre direction, une puanteur digne d'un vieux livre de contes. Des hommes portant sur eux leur propre brise ignoble circulaient dans tous les sens, certains à cheval, la plupart à pied, et de temps à autre, quand il n'y avait pas assez de fumée et d'odeurs putrides à leur goût, ils lâchaient une bordée de coups de canons. Les tentes étaient de sombres antres, en raison de tout ce dont les hommes encombraient le sol et suspendaient en matière de portraits et autres bibelots rapportés de chez eux. Parfois il y avait des femmes au camp. Mais qu'elles fussent femmes d'officier, souillons ou dames ayant depuis longtemps perdu leur vertu, je m'en tenais à l'écart.

Quand j'avais fini de manger ma ration, je prenais ma plume pour écrire à Bartholomew. Je ne lui avais jamais écrit de lettre, ni à qui que ce fût d'ailleurs, avant cette période de ma vie, et je n'aimai pas trop l'allure de ce que je trouvais à lui dire. J'ai fait des progrès depuis ainsi que vous pouvez en juger mais j'étais lente à écrire à l'époque et prendre la plume pour former des mots encore capables d'avoir un sens après avoir parcouru des centaines de kilomètres jusqu'à leur destinataire me semblait tâche étrange. Je relisais mes lettres avant de les poster et c'était comme lire les lettres d'un inconnu à un inconnu et je n'aimais guère cette impression.

*Mon cher Bartholomew,  
Mon très cher Bartholomew,  
Bartholomew, mon doux ami,*

À la maison c'étaient des mots dits à voix haute qui faisaient l'affaire, ou alors de petits cadeaux, des objets

que nous laissions l'un pour l'autre. Nous avions un jeu, tous les deux, à celui qui voyait sortir la première jonquille au printemps, la première tulipe, le premier iris laissant éclater le cœur de sa fleur, d'un violet flambant neuf. Le premier à voir cette première fleur devait la cueillir et la placer en évidence pour que l'autre la trouve. Le printemps d'avant mon départ au combat, c'est Bartholomew qui avait vu le premier lilas. Avec du fil jaune, il en avait lié de petits rameaux en une botte qu'il avait déposée à côté de mon bol au petit-déjeuner. Plus d'une fois, je pensai, tout en écrivant, à cette botte de couleur éclatante en me demandant si je pouvais lui signaler quelque première éclosion digne de ce nom, mais tout ce qui me venait à l'esprit n'était que latrines, dos nus, hideux, courbés par le labeur, odeurs de café brûlé, vers à farine sortant la tête des biscuits rassis qui étaient notre lot. Un jour, lors d'une marche d'exercice, je vis pourtant un héron bleu embrocher un poisson plus gros que son bec et le sortir d'une mare parfaitement lisse, mais quand je l'écrivis, héron, poisson et mare faisaient si pâle impression que je faillis les raturer.

Les lettres que m'envoyait Bartholomew étaient d'un tout autre ordre. Il avait une façon d'écrire cinq mots capables de rendre tout notre ancien monde à la vie. En lisant ses lettres, je sentais les odeurs annonciatrices de l'automne, et j'en entendais jusqu'aux bruits. Une fois il glissa dans l'enveloppe une plume rouge de Red cardinal qu'il me dit avoir trouvée "flottant au bord du puits", au fond duquel elle aurait pu disparaître à jamais s'il ne l'avait cueillie au vol pour l'envoyer me trouver à l'autre bout du monde. Je ne saurais vous dire pourquoi exactement mais cette phrase sur la plume s'envolant me chercher au loin

me fit venir au coin de l'œil une larme qui refusa de partir même quand je l'eus essuyée. Je n'étais pas seule à avoir le visage inondé par une lettre de chez moi. Certains se mettaient dans des états bien pires. De jeunes gars passaient la nuit à vagir comme des nourrissons après avoir reçu une lettre de leur mère. Une fois, je vis un vieux sergent se mordre les lèvres pour ne pas pleurer en recevant une paire de chaussettes récemment tricotées par sa femme. Deux types assis non loin essayèrent bien de le taquiner un peu, mais il les menaça, s'ils continuaient une minute de plus, de leur planter une fourchette dans chacun de leurs yeux.

C'est ce même sergent qui nous apprit à fixer la baïonnette sur nos Springfield pour l'enfoncer dans des hommes en paille et à nous mettre en ligne, et pour ceux qui ne savaient pas encore, à tirer. J'ai déjà dit que je savais tirer, et que ce soit quarante mètres ou quatre cents ne changeait pas grand-chose au camp. Avec mon Springfield, je touchais tout ce qu'on voulait où on voulait, en dépit des hurlements dans notre dos ou du frénétique vacarme de leur tambour. Il y en avait des tas capables de marcher ou de rester debout plus longtemps que moi, ou de poignarder la paille avec plus de férocité mais très peu me dépassaient au tir.

Je l'écrivis à Bartholomew, et dans sa réponse il dit que c'était très bien et que je ne pouvais qu'en tirer de la fierté mais que – comme nous l'avions dit – si je ne voulais pas attirer sur moi la curiosité de la compagnie entière, il me fallait, de temps en temps, manquer la cible. À quoi je répondis qu'il ne serait peut-être pas si affreux qu'on me remarque pour ce que j'étais et qu'on me renvoie dans mes foyers. Il m'écrivit qu'il

n'y avait rien qu'il désirât plus sur cette bonne vieille terre que de m'avoir à nouveau auprès de lui mais qu'il ne fallait pas que je rentre. Qu'il savait que je n'y étais pas encore prête et que si je ne restais pas voir un peu du combat je serais à jamais assiégée par les échos du regret et l'amertume du remords.

Dans une tente près de la nôtre, il y avait un gars qui avait l'air plus avisé que les autres et après avoir reçu cette lettre de Bartholomew je lui demandai s'il pensait que l'amour devait l'emporter sur le devoir. "L'amour ? Mais c'est quoi, ça, l'amour ?" me lança cet homme à l'air avisé avant de cracher sur le sol.